

Regarder sans toucher

À Catherine

Livre XX^{ème}

Sommaire :

Le matou dort et dîne	3
À la Dryade qui m'habite	4
Ses yeux sont d'un noisette	5
Combien de fois, ô Catherine	6
Ses fesses, oh! Ses fesses !	7
Il me faut parler de vos fesses	8
Ses seins sont deux fruits lourds	9
Oui, bon, j'aime lorgner vos seins	10
Son corps est piqueté	11
La première nuit, tendre amie	12
Son ventre de déesse	13
Cette fois-ci, c'est à Marseille	14
Un bosquet de poils sombres	15
Enfin, un rêve plus récent	16
J'aime son "petit chose"	17
Voici qui clôt cet opuscul	18
Son rire est ritournelle	19

*

Le matou dort et dîne
Et c'est tout, dites-vous.
Mais, chère Catherine,
Quand il rentre à matines,
C'est de vous qu'il se fout.

*

À la Dryade qui m'habite
Depuis déjà presque dix ans,
J'offre ces rimes inédites,
Humbles offrandes d'un ermite
À une prêtresse de Pan.
Si vous lisez ces vers, Madame,
Lors souvenez-vous de ceci :
L'Artiste, âme livrée aux flammes
Des tourments de l'Art, se réclame
D'un cœur humain qui bat aussi.
Comme un modèle au peintre, comme
Une Muse au sculpteur, vous êtes
La source intemporelle en somme,
Inébranlable métronome,
De mes poésies secrètes.
Ne prenez donc point à la lettre
Tous mes fantasmes indécents ;
Je veux parer sans compromettre
Votre bonheur, ni le soumettre
À mes désirs concupiscents.

*

Ses yeux sont d'un noisette
À rendre un écureuil
Cerné par la disette
Complètement zézette
En un quart de clin d'œil.

*

C ombien de fois, ô Catherine,
N'ai-je rêvé de vous la nuit
Quand d'une ardeur adultérine,
Sans candeur et sans aspirine,
Je découvrais vos appétits.
Ha !, sans être vraiment jolie
Vous avez un "je-ne-sais-quoi"
Qui me séduit et qui rallie
Tous mes instincts, honte abolie
Par votre petit air narquois.
Sont-ce vos fesses libertines
Douces et fermes au frotter ?
Sont-ce vos deux pleines tétines
Qui se balancent, cabotines,
Et qu'on voudrait bien suçoter ?
Non ce n'est point, ô Callipyge,
Ni votre cul, ni vos "nénés"
Qui font dresser ma verte tige !
Ce que je vénère en vous, dis-je,
C'est votre mignon jardinet.

*

Ses fesses, oh! Ses fesses !
J'écrirais un roman
Sur ces douces promesses
Tressautant en souplesse
À chaque mouvement.

*

Il me faut parler de vos fesses
Qui, même sans les voir à nu,
Sont attirantes, j'en confesse.
Mignon fessier, je le professe,
Vaut mieux qu'orgueilleux cul charnu !
Quant au vôtre (je m'en purlèche),
On dirait un gros abricot
Qui a la douceur d'une pêche
À la fois granuleuse et fraîche
Comme la pulpe de coco.
C'est cette exquise œuvre fessière
Au modelé développé
Que j'admiraïs encore naguère
Quand je vous suivais par derrière
Dans un escalier escarpé.
Bref, votre dos est savoureux,
Et son port charmeur m'ensorcelle ;
Déhanchement voluptueux
Et balancement amoureux
Sont vos allures naturelles.

*

Ses seins sont deux fruits lourds,
Deux demi-poires mûres
À l'exquise cambrure,
Dont les bouts de velours
Sont de petites mûres.

*

Oui, bon, j'aime lorgner vos seins.
Est-ce un délit ? Ou même un crime ?
Suis-je donc un vil assassin ?
Il ne faut vous faire un dessin :
Quand je vois du Beau, je l'exprime !
Les seins des femmes sont sacrés :
Le bébé y tête des forces,
L'amoureux les trouve sucrés,
Et la fille au col échancré
S'en sert pour pêcher à l'amorce.
Vous portez vos tétons chéris
Avec décence, Catherine,
Comme on porte un habit de prix,
Sans arrogance ni mépris
Pour les mignonnes sans poitrine.
Et quand un regard dirigé
Se fait pressant, vous rêvant nue,
Vous dites d'un air affligé :
"C'est pas de ma faute si j'ai
Des gros nénés !" - Ô Ingénue !

*

Son corps est piqué
De centaines d'étoiles,
Mouches, grains de beauté,
Qu'un frais décolleté
À mon regard dévoile.

*

La première nuit, tendre amie,
Où de vous mon âme rêva,
Ce fut, j'en ai si bien dormi,
Il y a huit ans et demi
Ou neuf ; ma mémoire s'en va.
Je me revois, comme en mirage,
Devant mon bureau installé ;
Vous m'apportez un bref message
Téléphonique, en restant sage
Sans remuer à mon côté.
Vous portez avec élégance
Une jupette un peu mini
Montrant avec insouciance
De vos deux jambes, ô licence !,
Le contour au galbe fini.
Polissonne, ma main se glisse
Sous votre jupe en caressant
Timidement votre peau lisse.
J'atteins bientôt votre entrecuisse,
Que vous entrouvrez en toussant.

*

Son ventre de déesse
Au reflet mordoré
Se tend sous la caresse
De la main qui paresse
Vers son Mont adoré.

*

Cette fois-ci, c'est à Marseille.
Il fait chaud ; ma chambre est un four.
En sueur du front aux orteils,
Je cherche en vain l'heureux sommeil
Réparateur des esprits lourds.
Soudain, j'entends un bruit furtif :
Vous pénétrez dans ma chambrée.
Vous portez un short d'un blanc vif
Et un mignon petit soutif
Sur votre corps brun et cambré.
D'un geste indolent, vous ôtez
Short et culotte et soutien-gorge ;
Vous vous couchez à mon côté
Et prestement, sans chipoter,
Vous empoignez mon bâton d'orge.
Celui-ci aussitôt raidi,
Vous l'enfourchez à la cosaque,
Et dans un coup de reins hardi,
Vous m'emmenez au paradis
Où l'Ange rit et le lit craque.

*

Un bosquet de poils sombres
Dissimule son con
Lové dans la pénombre,
Coquille d'ambre et d'ombres
Au bouton rubicond.

*

Enfin, un rêve plus récent
D'il y a moins d'un an à peine :
Je fais un travail agaçant
Sur un ordinateur stressant,
Bien trop lent, et que je malmène.
En passant devant mon bureau,
Vous me demandez de vous suivre
À l'étage où des bibelots
S'entassent parmi les chaos
De tables et d'embouts en cuivre.
Je vais m'asseoir sur la banquette ;
Vous jetez votre pantalon
Puis votre slip sur la moquette,
Et vous dézipiez ma braguette,
Laisant se dresser mon pilon.
Alors, en deux, trois coups de reins,
Vous vous empalez sur ma bite.
Moi, je libère votre sein
Du bonnet blanc qui le soutient
Et, de ma langue, je l'excite.

*

J' aime son "petit chose"
Qui se gonfle en douceur
Quand mes lèvres se posent
Entre les lèvres roses
De sa chatte en chaleur.

*

V oici qui clôt cet opuscule
De faux rondeaux et de quintils.
J'espère que ce fascicule,
Sans le trouver trop ridicule,
N'a pas échauffé votre bile.
Le Poète a la vanité
Hypocrite et présomptueuse
D'écrire "en toute liberté".
Bien souvent la réalité
Sourit de sa verve orgueilleuse.
Certains prétendront que j'admire
Assurément trop votre corps ;
Très bien, laissons les sots médire !
Hé !, sans mentir, ce qui m'attire
En vous, c'est votre cœur en or.
Riez, rejetez ou ragez ;
Il faut me pardonner si j'ose
Naïvement vous partager
En vers mes rêves passagers.
Bientôt se faneront les roses...

*

Son rire est ritournelle
Qui, par-dessus les cœurs,
S'envole à tire-d'aile.
Mais quand elle pleure, elle
Se cache par pudeur.

Regarder sans toucher - A Catherine 'Cath' B

SpinpAt 19-31 août 2004 – spinnoypat@yahoo.fr

Cette création est mise à disposition sous licence Creative Commons

Vous êtes libres :

- o de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public
- o de modifier cette création

Selon les conditions suivantes :

- o Vous devez citer le nom de l'auteur original.
- o Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.
- o A chaque réutilisation ou distribution, vous devez faire apparaître clairement aux autres les conditions contractuelles de mise à disposition de cette création.
- o Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc/2.5/>

